

**Wissenschaftszentrum Berlin für Sozialforschung, colloque du 29-30 novembre 2007,
« l'excellence par le pilotage? Les transformations des paysages scientifiques français et
allemand ». Compte rendu,**

L'Allemagne a réformé son système universitaire discrètement mais en profondeur.

Les universités sont devenues autonomes. La « gouvernance » des présidents, qui peuvent être issus des différents milieux professionnels, a été renforcée. Les universités doivent trouver leurs financements (de l'Etat, des Länder, des grands organismes de recherche, des tiers –entreprises, associations, mécènes- des étudiants enfin avec des augmentations des droits d'inscription et une réforme du système des examens). La recherche développement a été renforcée par un plan « high-tech-strategie » fortement doté. Les universités sont classées en fonction de la « visibilité internationale » de leur école doctorale, elles sont aussi évaluées- « excellenzcluster»- en fonction de leur « excellence (capacité à collaborer avec des entreprises de manière performante) et réparties en trois catégories dans le cadre de la stratégie d'avenir- « Zukunftskonzepte » : les meilleures qui cumulent la visibilité de leur école doctorale et la performance en matière de collaboration avec les entreprises, les moyennes qui ne se placent bien que sur un critère et enfin les autres qui sont fermement invitées à rehausser leur niveau.

Dans ces conditions il apparaît déjà – communication de Mrs Krücken et Lange (DHV Speyer)- que les pouvoirs de « l'Etat central » ont diminué en ce qui concerne la fixation des budgets de chaque université, en matière de définition des objectifs et en matière de définition des connaissances requises dans telle ou telle filière ; que les pouvoirs des « auto-organisations académiques » (manières de désigner les différents conseils élus) se sont considérablement réduits ; que « la régulation par des structures externes » (industrie, « étudiants-clients », associations) s'est amplifiée ; que « l'auto-gestion administrative » des équipes présidentielles est devenue prépondérante ; que « le marché », à travers la publication des palmarès et autres initiatives d'excellence, pèse de plus en plus.

Il ressort de tout cela – communication de Mme Barlösius (Leibniz Universität Hanover)- que des universités peuvent être en **faillite** (ce serait le cas d'une université de Rhénanie du nord), que chaque université garde pour soi les informations sur « son processus de gestion » et n'en informe pas les concurrentes, que les présidents enjolivent ou passent sous silence certaines informations, que tout est fait pour améliorer la place dans le « ranking » qui devient l'obsession, que les petites disciplines qui ont peu d'étudiants- clients et encore moins de tiers financeurs sont menacées de disparition, que les différences entre les universités deviennent des différences hiérarchiques et conduisent à une acceptation officielle des inégalités.

Très pratiquement – communication de Mme Oster-Stierle (Universität des Saarlandes)- le ministère qui gère cette « révolution silencieuse » exige que chaque université cherche des financements ; les universités débauchent, chez les concurrentes, les techniciens-informaticiens qui réussissent à mettre en place des procédures de contrôle de gestion ; les entretiens d'évaluation suscitent des appréhensions considérables ; la procédure de financement par contrat crée des contraintes très rigides (par exemple, sur quel poste prendre l'argent si la facture de chauffage et d'éclairage augmente considérablement alors que le budget a été fixé).

La question de l'évaluation a été abordée par Mr Arndt Sorge (WZB) qui a souligné à partir de son expérience la « cruauté » de l'évaluation automatisée (comptage divers) qui « épingle » les universitaires et transforme chacun en « calculateur ».

Enfin les représentants des agences de moyens et d'évaluation allemands et français sont intervenus. Ils ont, les uns comme les autres (ils travaillent ensemble), insisté sur le côté universitaire de leurs fonctions. J'ai eu l'impression que la dimension d'ouverture qu'ils

mettaient en avant cédait vite (posture, ton de la voix) devant des questions jugées « impertinentes », ce qui pourrait en dire long sur les représentations que ces gestionnaires de la science – Bourdieu les appelait les apparatchiks- ont de leurs rapports aux producteurs de la science.

Christian de Montlibert